

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 MAI 2015



PHOTOS: PAULA BRONSTEIN ISTOCK



JEAN-FRÉDÉRIC LÉGARÉ-TREMBLAY

Arpenner les steppes de la Mongolie, c'est croiser des nomades au regard stoïque, impassible. Mais plus qu'un regard, ce sont des caractères qui se forgent à coups d'hivers sans merci, affrontés sans autre défense qu'une yourte chauffée par un petit poêle carburant aux bouses séchées. Ce milieu, qui ne pardonne pas, est propice au polar.

Dans son récent *Les temps sauvages* (Albin Michel), le Français Ian Manook (alias Patrick Manookian) retrouve cette implacable Mongolie avec l'enquêteur Yeruldelgger, que l'on a connu dans le polar éponyme paru en 2013. Grand bourlingueur qui a pris jeune l'habitude de « voyager comme une éponge », Manook a arpenté le pays pendant plusieurs semaines en 2007 avec sa plus jeune fille. Il peint ainsi une Mongolie que l'on reconnaît pleinement, pour peu qu'on la connaisse, et qui devient sous sa plume « un personnage à la fois charmant, séduisant et très violent », comme l'affirme Manook en entrevue au *Devoir*.

A preuve, *Les temps sauvages* s'ouvre sur une steppe immaculée, splendide, mais vitrifiée par le froid et le blizzard du dzüüd, ce « malheur blanc » qui décime les troupeaux par milliers certains hivers. Telle une arme, le froid polaire



RICHARD DUMAS

Ian Manook

tiendra plusieurs personnages en joue tout au long du récit.

« On pense que le nomadisme, c'est un phénomène débonnaire où les gens déambulent gentiment dans un joli paysage. Mais pas du tout, dit-il. C'est une technique de survie en milieu hostile. Il n'y a pas de nomades sans milieu hostile. »

Oulan-Bator, cruelle et fascinante

Loin de se sédentariser dans la steppe, l'histoire voyage en Russie, en France et, bien sûr, à Oulan-Bator, une capitale qui porte elle aussi sa part d'hostilité. Là encore, les éléments font la vie dure aux habitants. Comme l'air vicié, qui la place

au deuxième rang des villes les plus polluées au monde et tue ses résidents par centaines chaque année.

« Ce que j'ai toujours aimé dans les villes, c'est leur double face, avec les bas-fonds, les drames. Les villes sont comme des forteresses assiégées en permanence », affirme le voyageur en évoquant au passage le New York des années 1960 et le Berlin au temps du rideau de fer.

« À Oulan-Bator, il y a ce côté postsoviétique qu'on laisse se déliter, puis le côté ultramoderniste, qu'on veut développer à tout prix, poursuit-il. Et, enfin, ce retour à la vie spirituelle qui ferait d'Oulan-Bator, avec le Tibet, la seule capitale du bouddhisme tibétain au monde. Cette combinaison des trois, c'est fascinant. »

Fiction d'actualité

Pourtant, chez Manook, la vie spirituelle s'exprime avant tout dans le chamanisme. Il y a une raison : cette médiation entre les humains et les esprits connaît un énorme regain de popularité depuis la fin du communisme, au début des années 1990. Le chamanisme avait été marginalisé par le bouddhisme puis interdit par le régime soviétique. Mais aujourd'hui, rares sont les Mongols qui, du désert de Gobi aux quartiers cossus d'Oulan-Bator, ne consultent pas un chaman. Là aussi, le terreau était fertile pour l'auteur. « La culture chamanique a une approche des notions essentielles au polar — la mort, la violence, le

destin — qui est très différente des approches occidentales, indique Manook. Ça donne une asperité différente à mes personnages. C'est ce que j'ai cultivé chez eux. »

Dans *Les temps sauvages*, la fiction repose sur une actualité mongole bien réelle. Celle de l'intrigue d'abord, inspirée de véritables faits divers récents qui vont d'un réseau occulte entre la France et le pays de Gengis Khan à une affaire mêlant espions et politiques mongols. Puis l'actualité de la Mongolie elle-même, tiraillée entre deux mondes : celui des steppes et des nomades, que désire conserver Yeruldelgger, et celui des tours de verre et des Mac Book Pro, que sa collègue Oyun appelle de ses vœux. Deux Mongolie qui cohabitent non sans frictions, dans le contexte d'une croissance économique catapultée par l'exploitation minière.

D'ailleurs, presque exprès, Manook parseme son récit de iPhone et de chaînes stéréo Sound Tech Bose qui meublent les yourtes de la steppe. « Je l'ai fait pour deux raisons, explique-t-il. D'une part, parce que j'ai été véritablement surpris de capter en Mongolie mieux qu'en France des communications avec mon téléphone intelligent. Mais aussi pour dire que ce n'est pas ça qui va tuer le nomadisme. Son fossoyeur, c'est le changement provoqué — consciemment ou non — par le

VOIR PAGE F 2 : STEPPES



Le goût des autres : la poète Annie Lafleur relit Marie Uguay

Page F 2



Louis Hamelin sur la banalité du malheur et la diversion du bonheur

Page F 5



Archives Le Devoir
Affiche du RIN à l'élection provinciale de 1966

INDÉPENDANCE

Une histoire du RIN

Si, d'aventure, vous voulez lancer un nouveau parti politique, parce que vous trouvez que le Parti québécois n'est plus ce qu'il était, que c'était mieux dans le temps, quand René Lévesque n'avait pas un sou et que tout était broché à foin, ce livre vous dira comment procéder. Vous saurez partir de rien. Ou de si peu.

JONATHAN LIVERNOIS

Ce livre, ce ne sera pas l'histoire du RIN, mais une histoire, parmi d'autres peut-être. Elle a été écrite par l'avocat Claude Cardinal, qui rappelle, dans une note personnelle, qu'il a lui-même adhéré au parti indépendantiste à l'âge de 16 ans.

Il faudra attendre 450 pages de cette *Histoire du RIN* pour voir apparaître de nouveau ce sujet, à travers, surtout, ses conclusions sur l'héritage du premier grand parti indépendantiste, dans un style un peu grandiloquent qui détonne du reste. Entre les deux moments, une histoire, intéressante, sous forme de chronique. Avec ce que le genre comporte de risques et d'avantages.

D'abord, on se rappellera qu'il faut toujours se sortir d'un parti qui n'est pas dans le vent. On aura la décence de ne pas en nommer un aujourd'hui. L'exemple de l'époque est l'Alliance laurientienne, jeune de cœur (1957) mais plutôt vieille d'esprit. Le parti de Raymond Barbeau n'est pas exactement un parti de gauche : la devise de sa revue, *Laurentie*, est « Dieu, famille, patrie »... De ce parti se détachent rapidement les figures d'André d'Allemagne et de Marcel Chaput, qui ne sont pas à l'aise dans cet environnement où le corporatisme et la religion prennent encore beaucoup de place. La mode de 1960 n'est pas au motif Salazar. D'Allemagne et Chaput fondent donc le Ralliement pour l'indépendance nationale.

Vous aurez tous les détails de la vie et de la mort de ce mouvement : les finances, les tournées, le passage au statut officiel de parti (en 1963), les réflexions idéologiques (l'indépendance au bout du projet de société ou

VOIR PAGE F 4 : RIN

LIVRES

Marie dans les arbres

Le goût des autres, c'est ce lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre à qui il voue une très grande admiration. Aujourd'hui, Annie Lafleur relit une énième fois le *Journal* de Marie Uguay, qui vient d'être réédité. Née à Montréal en 1980, Lafleur est poète, et *Rosebud* (Quartanier, 2013) est son plus récent recueil. Elle est aussi du comité de rédaction de la revue *Estuaire*.

ANNIE LAFLEUR

Dans le cours de poésie québécoise du collège où j'étudiais, le documentaire de Jean-Claude Labrecque achevait. Marie allait mourir. Les étudiants se levaient d'un même mouvement, pressés d'aller s'asseoir ailleurs. J'ai attendu que la classe se vide, immobile, tête tressée, tête baissée. Puis je me suis levée, comme pour prendre la parole. Mon professeur m'a laissé pleurer sans rien ajouter d'autre, sinon un livre beige et un livre turquoise, *L'outre-vie* et *Autoportraits*; éditions originales qui ne m'ont plus quittée. La semaine précédente, j'avais dû sortir de cette classe, prise d'un fou rire irrépressible. Décidément. C'était la faute de la poésie.

Je lus *L'outre-vie* (1979) en premier. C'était un grand cahier d'images qui faisaient craquer les mots. Il n'y avait que des boucles, jamais de points. Beaucoup de blanc, de traits au plomb et de pattes de mouche légués par mon prof. Je voyais ces mots avec mes yeux d'enfant. Je les lisais avec mes yeux d'aujourd'hui. L'image d'une joue contre le peuplier qui tanguait doucement au vent, c'étaient des kilomètres de cette race d'arbre au fond du jardin chez ma marraine: «*Je voudrais fléchir ma joue / sur la joue des peupliers*». Marie avait repeuplé ma tête de vastes souvenirs.

Avec ces poèmes venait le pacte de l'abandon absolu à

toutes les formes d'être et de ressenti; être exactement soi-même et éprouver le monde avec cette exigence radicale, vertigineuse. Cette façon de récolter des matériaux secs à proximité pour rallumer des sentiments lointains, encore humides, c'est Marie Uguay. Et pour cela, *L'outre-vie* est devenu mon livre d'île déserte, un éblouissement qui me force à fermer les yeux pour en retenir la chaleur primaire.

Tenir journal

Enfant, ma mère avait compris que le journal intime saurait profiter de mon imagination exaltée, se chargeant de me fournir en stock de cahiers, lesquels s'écoulaient rapidement, et dont certains voyaient leur fermetoir à serrure étranglé et torturé par des pinces à menuiserie: clé introuvable. Hystérie. Je me souviens de l'un d'entre eux particulièrement, un peu cousiné, au quadrillé mauve. Une Cadillac, stylo assorti. J'avais 11 ans. J'y consignais tout, à la minute près. Une seule page me revient encore à l'esprit, là où j'avouai une première pulsion de mort, où il était question d'un couteau plein de reflets acérés et du désespoir insolent d'un après-midi ensoleillé qu'on me refusait. Vivement les Lego, Lili, Jean-Bernouille et la machine à écrire de ma cousine. Artillerie plus lourde que moi, que je finis par casser comme tout ce que je possédais, journaux inclus, chat en peluche exclus.

Des années plus tard —



Le réalisateur Jean-Claude Labrecque et la poète Marie Uguay lors du tournage du film *Marie Uguay* (1982)

même cégep, autre cours —, nous devons tenir journal et le remettre au professeur à la fin de la session. Moi qui avais délaissé ce rituel depuis l'enfance, j'eus quelques hésitations à me livrer à un exercice que je trouvais désormais ardu, pour ne pas dire repugnant. Tenir journal demandait une certaine discipline et un don de soi que je n'arrivais plus à stimuler. Tout ce que j'écrivais était rationné en poèmes. Force est d'admettre que ce cahier n'y échappa guère. J'avais peur de son ombre, trop près de la mienne. En me refusant longtemps la forme du journal à l'âge adulte, j'écartai aussi celle que Marie Uguay, Sylvia Plath, Susan

Sontag et Virginia Woolf privilégiaient: une alternance entre la pratique de l'écriture et la pratique de soi.

Ainsi, la somme de mes souvenirs est cryptée hermétiquement dans mes poèmes. Quelques rares fuites laissent entrevoir un frère, un jouet, une flèche, ce que le journal intime aurait probablement corroboré à sa manière. Mais encore. Un écrivain sans journal, est-ce encore un écrivain? Journal, poème, récit, nouvelle, roman, alouette; puisqu'il s'agit de retracer un sentiment avec intrinsèque, pense Marie, alors qu'importe la forme, le lieu, le territoire des mots? Jusqu'à la dernière lettre, «*l'aventure,*

c'est la texture même des mots».

Douze cahiers

Journal ou non, celui de Marie Uguay transcende la mort. Il survit à la mutilation du corps, à la vitalité désespérée, à la noirceur fulgurante et aux brûlures qui n'éclairaient rien. A l'amour qui salive dans les arbres, derrière les fenêtres claires. C'est l'arène silencieuse où Marie nous apprend à lire sa voix, celle qui traverse l'outre-monde: «*Quand je renaitrai d'entre les laideurs, quel plaisir m'éclairera en surface et en profondeur, fera de moi ce que je suis et qui m'attend? Moi seule sans regards et sans mains. Quand vais-je voir et toucher et vivre?*»

Les douze cahiers que compose le *Journal* de Marie Uguay ont la puissance d'un esprit vaincu par la tragédie du corps. Ici, l'appel du journal s'est fait sentir aussi fortement que celui du poème, qui le traverse, le borde, l'élève plus haut que le peuplier. C'est le journal des possibles et des impossibles, «*la pomme qui tombe, livrant le parfum de sa blessure*».

À la mémoire de Martine Paquet, ma grande amie emportée par un cancer le 2 mai 2013.

JOURNAL
Marie Uguay
Boréal compact
Montréal, 2015, 331 pages

POÉSIE

Carole David en noir et blanc

HUGUES CORRIVEAU

L'éclatement sous toutes ses formes force le paysage urbain à se morceler, à se fractionner, multiplie les instantanés violents qui hantent la poésie. Ville crépusculaire, mémoire démembrée qui met le point focal sur les petites filles brisées dans leurs désirs, accablées. Terrible temps, terrible époque. Le démantèlement dans les ruines tient le lieu en souffrance. On y survit à peine. C'est déjà le glauque au cœur de l'inhumain: «*Nous avons aspiré les effluves du sanatorium: / résidus de poumons, cigarettes tronçonnées, / béchers incendiés, salle de l'amour contaminé; / seule je fais l'inventaire de nos maladies*», confie l'auteure du désarroi. Frissons d'âme à l'orée de l'émoi.

Qu'elle retourne à l'enfance ou à la manière dont la vie là se façonne, quelque beauté qui s'y cache, toujours les couteaux, les bêtes du sombre qui resurgissent pour tailler en pièce tout déterminisme. Nulle petite fille n'a droit à la tranquillité du corps. Carole David sait que rien n'y fait, que nulle illusion ne peut guérir l'enfouï: «*ma vie végétale faite de souvenirs cruels, / de crabes, disparaît; / je porte en moi des bijoux / trafiqués en poèmes, / rangés dans une boîte à cigares*».

Petite reine d'un château aux hommes douteux qu'il faut combattre avec des couteaux à steak, prête pour la métamorphose radicale, oripeaux abandonnés sur le pas de la porte: «*Je suis une épihanie jetée au sol sur des quartiers / de viande noircie; carcasses d'animaux, / jeunes filles fantômes respirant l'air froid de la cave. / (À quelle profondeur étions-nous / quand nous sommes disparues?)*»

Photos en main, la poète sait de quoi parle le passé, marques affichées des métamorphoses: femmes mères, femmes actrices, toutes femmes aux rôles qu'on voudrait parfois obsolètes. Années 50, années 60, aujourd'hui même, temps confondus, ouvertures béantes sur les désastres.

Cette poésie incisive et pleine de couteaux parle du paysage habitable par une femme flouée, encombrée de la violence même de toute vie porteuse de mémoire. Elle s'associe à «*des fillettes guérites aperçues en rêves*», à de «*jeunes mortes*», «*une hache en travers de la gorge*» pour accéder à elle-même, autrement, «*clous, épingles, barbelés fabriqués soigneusement. / On [l] attend au paradis des chiens*».

Divisé en trois parties, (*Délivrez-moi du temps mort. Une sorte de don et Houdini me parle en rêve*), le recueil tient le pari de la révolte, du regard frontal devant la déperdition. Et un dernier poème inattendu, où est convoqué *Refus global*, donne sa chance à l'improbable, sans rédemption, mais plus optimiste: «*Je suis là, debout sur un tapis de pissenlits, / les mots se sont perdus dans ces temps oubliés; // Hier, nous étions seuls et indécis / aujourd'hui, deux ballerines aériennes / se mêlent à la lumière; / tout ce que nous dansons nous appartient*».

Précise possession quand les mots sont perdus, les mots d'hier sans doute, pour laisser tout de même venir ceux de l'avenir.

Collaborateur
Le Devoir

L'ANNÉE DE MA DISPARITION
Carole David
Les Herbes rouges
Montréal, 2015, 80 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'homme de sa vie

Pierre Samson poursuit son exploration de la mémoire des relations père-fils

CHRISTIAN DESMEULES

Son père ayant été hospitalisé d'urgence, rongé par un cocktail de pathologies et promis à une mort rapide, Lévy Chamberland doit vider à contrecœur le triplex que le vieil homme occupait fin seul dans la rue Parthenais à Montréal. Traducteur technique qui a depuis longtemps refoulé son désir de devenir écrivain, le trentenaire, dont la femme attend un enfant, y a connu une enfance solitaire et malheureuse, coincé entre une mère glaciale et un père relégué dans son atelier d'ébéniste.

Entre ses visites à l'hôpital et ses allers-retours au triplex, Lévy fera la connaissance de Marie-Belle, alias Gitane, une jeune voisine à la langue bien pendue et aux accoutrements audacieux. Une «*vieille adolescente*» qui le fascine — et qui nous fascine aussi —, qui connaissait son père, qui bricole des CD d'ambiance sonore personnalisée et n'hésite pas à se dénuder à l'occasion pour stimuler la libido de quelques «*bonshommes*» du quartier contre espèces sonnantes et trébuchantes.

En vidant la maison paternelle, Lévy fera ainsi la découverte d'un coffre dans lequel son père conservait quelques reliques du passé familial proche et lointain: photographies, lettres, documents officiels, bulletins scolaires.

Lévy va de surprise en surprise, découvrant par exemple l'existence d'une grand-mère bipolaire, écrivaine en herbe au destin tragique. Pour lui, cet homme «*n'était qu'une masse froide qu'une marée invisible déplaçait de pièce en pièce, de chaise droite en fauteuil inclinable, qu'un bloc minéral, inentamable, résistant aux éléments capricieux...*».

S'il va aussi déterrer au passage quelques secrets plus intimes — révélations somme toute facultatives, même si elles éclairent en partie son comportement —, l'homme réalisera que son père s'était littéralement «*métamorphosé en archéologue de son enfance*», ayant accumulé au fil des années, et dans la plus parfaite discrétion, un nombre effarant d'artefacts à son sujet.

Héritages

Mais la plus stupéfiante de ses découvertes, au-delà d'apprendre que cet homme avait une mémoire et un cœur, est la suivante: son père, «*L'homme aux cheveux couverts de bran de scie*», l'avait aimé et avait même été fier de lui. Sans jamais toutefois le lui avoir dit ou le lui avoir laissé deviner. Une «*interminable résurrection de la mémoire*» qui s'accompagne, on le comprendra, de sentiments contradictoires: colère, joie, tristesse, surprise ou mélancolie. Trop peu, trop tard? Un vrai «*gâchis*», dira Lévy.

Au cœur du roman précédent de Pierre Samson, *La maison des pluies* (Les Herbes



Pierre Samson

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

rouges, 2013, Grand Prix du livre de Montréal la même année), le fils japonais inconnu d'un anthropologue débarquait à Montréal pour y mener sa petite enquête sur son géniteur. C'est un peu, sous couvert d'une autre exploration des relations père-fils, le même souci de legs et de transmission qui est à l'œuvre dans *L'œil de cuivre*.

On pourra ainsi voir une allégorie du travail de l'écrivain dans ces paroles du père, archiviste amateur et lui-même artiste timide: «*J'aurais voulu mieux préparer ma sortie et lisser les plis qui défigurent le peu que je lègue aux suivants, mais j'ai reçu trop tard la révélation que nous, gens de ma condition, ne sommes pas nécessairement nés pour disparaître sans laisser de traces et que le polissage consciencieux de ce bois tendre, notre essence humaine, était louable*».

Mais sous l'histoire se cache aussi une autre vie, une tout autre histoire: celle des phrases de Pierre Samson. Qui peuvent au besoin se révéler piquantes, drôles, profondes ou vicieuses. Avec sa prose à la précision nabokovienne et ses dialogues taillés au scalpel, traversé de questions riches, les raisons de goûter *L'œil de cuivre* ne manquent pas.

Collaborateur
Le Devoir

L'ŒIL DE CUIVRE
Pierre Samson
Les Herbes rouges
Montréal, 2015, 308 pages

STEPPE

SUITE DE LA PAGE F 1

gouvernement mongol, lui-même poussé par les minières multinationales qui ont besoin de s'approprier la steppe. Par exemple, quand on incite à grossir les cheptels de chèvres et à ne vendre ensuite que la matière première — le cachemire — et non plus le produit tissé, on change le rapport matériel aux animaux et à la terre. Et 600 chèvres dans un cheptel, ça détruit des hectares de steppe qui ne repousseront plus, ce qui accélère la désertification déjà enclenchée.»

Est-ce là un plaidoyer pour le traditionalisme d'un Yeruldelger? «*Non. J'ai un véritable attrait pour les deux Mongolie: celle qui pousse vers la modernité et celle des steppes et des nomades. Le pays n'arrivera à rien sans l'une et l'autre. Et c'est exactement le thème de mon troisième tome, sur lequel je travaille en ce moment. Yeruldelger y est vraiment confronté.*»

La Mongolie, c'est donc un peu Yeruldelger. Et dans les deux cas, c'est à suivre.

Le Devoir

LES TEMPS SAUVAGES

Ian Manook
Albin Michel
Paris, 2015, 528 pages

Les printemps meurtriers

Ian Manook sera cette semaine de passage au Québec, invité au festival de littérature policière Les Printemps meurtriers, qui se tient à Knowlton du 14 au 17 mai. Y seront aussi les auteurs Patrick Sénécal, Chrystine Bruillett, Martin Michaud, Roxanne Bouchard, Jean-Jacques Pelletier, Hervé Gagnon, Benoît Bouthillier et l'expert en sciences judiciaires François Julien. Entre autres. Tous les renseignements à lesprintempsmeurtriers.com. A Montréal, Manook sera en séance de signatures le 14 mai à 17 h à la librairie Renaud-Bray, rue Saint-Denis.

LITTÉRATURE



Scène de vie à Jacmel

PETER PRENGAMAN ASSOCIATED PRESS

Haïti en dents de scie

DANIELLE LAURIN



Marie Larocque nous avait ébranlés il y a deux ans avec un premier roman rentre-dedans: *Jeanne chez les autres* (Tête première). On y suivait une fille poquée, aux prises avec une famille de déjantés, qui cherchait ses repères. Le ton était dur, sans concession, la langue rêche, crue.

Même style mordant, irrévrencieux, dans le deuxième ouvrage de l'auteure. Sauf qu'il s'agit ici d'un récit, dont la trame est tirée d'un blogue qu'elle a tenu pour rendre compte d'un séjour d'un an en Haïti.

C'est frappant encore une fois: pas de gants blancs. Mots drus du quotidien, dans leur plus simple expression. Et sacres omniprésents. «*En passant, réglons donc ça maintenant, je sacre beaucoup. J'adore ça, ça ponctue comme aucun autre signe, ça nuance comme peu de mots peuvent le faire. S'il fait chaud, chaud en estie, crissement chaud ou chaud en tabarnac, on comprend vite, on n'a pas besoin ni d'un complément ni d'un thermomètre.*»

Mais outre la langue comme telle, il y a le regard. Dur. Et le propos, souvent brutal, choquant. Provocateur? «*Les Noirs ne m'attirent pas — plus — du tout. Je n'aime pas leur façon mielleuse de m'approcher, leurs lèvres trop grosses, leur look en général. Et leur odeur, ce tabou, ne me plaît pas non plus. Ça sonne un peu raciste, mais c'est rien qu'une question de goût.*»

Mémé attaque Haïti: c'est le titre de l'ouvrage, ça le dit, on est dans le contraire de la flatterie. Et on est dans le «je m'assume, tant pis». «*Mémé, c'est moi. J'ai quarante ans, je serai grand-mère dans quelques mois et je m'en vante tout le temps. Je m'appelle aussi Marie.*»

Haïti au quotidien

Le récit, au présent, se situe en 2010. Marie, qui gagne sa vie comme traductrice et correctrice, a vendu son appartement montréalais et va s'installer en Haïti, quelques mois après le tremblement de terre. Mère de cinq enfants, elle part avec ses deux petites dernières: Justine, 14 ans; Emmanuelle, 12 ans.

Elle connaît déjà le pays. Elle avait 27 ans et quatre enfants lorsqu'elle est débarquée à Port-au-Prince la première fois. Elle y est restée quatre ans, gagnant sa croûte comme enseignante de littérature dans un collège.

Son but, cette fois: apporter son soutien à ses amis éprouvés par le tremblement de terre. «*On ne va pas changer le monde ni pelleter des débris. Il fait trop chaud, je suis trop paresseuse et ce n'est pas dans mes cordes, anyway.*»

Elle ambitionne de venir en aide à deux familles en particulier: celle de Gogo, son ancien voisin et presque frère, et celle de Francine, son ancienne servante. Elle veut les aider chacun de leur côté, en leur fournissant un soutien financier pour mettre sur pied un petit commerce.

Ils sont là pour l'accueillir avec ses filles à l'aéroport. Gogo, surtout, a changé. Celui qu'on appelait l'athlète, qui «*roulait des pectoraux dignes*

d'une pub de parfum, le sourire étiré en permanence», a perdu sa superbe. Il est devenu maigrichon. «*Une tête d'homme sur un corps de gamin.*»

Quant aux changements opérés dans la ville comme telle depuis son départ il y a près de 10 ans, ce qui frappe Marie à son arrivée, mis à part les traces évidentes du séisme: «*C'est calme, mais c'est laid, c'est bruyant et ça sent le Christ qu'on aurait oublié sur sa croix, un mélange de charogne et de vidanges. La dignité collective semble avoir pris un sale coup, ça grouille de paumés, de perdus, d'abrutis ou d'ahuris. Dans un seul après-midi, on voit un gars se branler, deux chier et plusieurs se balader nus. En pleine rue. C'est... nouveau. Et difficile.*»

Mais Port-au-Prince n'est qu'une escale, cette fois. C'est à Jacmel qu'elle s'établit, sans trop de moyens. On va la suivre, au quotidien, tandis qu'elle cherche son logement, puis une école pour ses filles. On va la voir s'installer dans une maison rudimentaire, au sein d'un quartier qu'elle juge sécuritaire.

Loin des cartes postales

Elle est tout feu tout flamme: «*On est installé dans une grande cour, une sorte de minuscule village où tout le monde est le cousin, le frère, la tante ou la grand-mère de son voisin. La Cour David. Il y a des enfants partout, des arbres à profusion — bananiers, manguiers, cerisiers, orangers, citronniers, cocotiers, name it —, de l'ambiance, un grand sentiment de sérénité. Et, comble de confort, la zone est branchée presque seize heures par jour.*»

L'aventure durera une année. Qu'on vivra de l'intérieur avec

elle. C'est la force de son récit pas du tout politiquement correct: nous montrer de l'intérieur, sans fard, comment ça se passe là-bas au quotidien. Pour une Blanche, en particulier.

Au passage, considérations de toutes sortes sur le racisme ambiant, sur l'énorme fossé entre les riches et les pauvres, sur les critères de beauté féminine, sur la servitude des femmes, sur la présence des superstitions et des bondieuseries...

Réflexions aussi sur l'omniprésence de la mort, souvent banalisée, vite balayée sous le tapis. «*En Haïti, si on pleurait trop longtemps, on pleurerait tout le temps. La vie se passe aujourd'hui. Hier est terminé, demain c'est l'avenir, et après-demain, c'est de la science-fiction.*»

Ici et là, coups de gueule contre l'impotence des organisations d'aide humanitaire et contre le sensationnalisme des médias occidentaux à l'égard des grandes et petites misères du peuple haïtien.

A travers tout cela, une galerie de personnages plus grands que nature, dans leurs exploits comme dans leurs travers. Des bouts de dialogues en créole (traduits en bas de page). De l'humour, de la drôlerie. Et du rythme, c'est vivant.

Mais surtout, surtout, malgré quelques propos discutables, malgré le refus affirmé et soutenu de l'auteure de faire dans la dentelle, on sent l'attachement de Marie Larocque pour Haïti et pour son peuple. De la dureté dans le regard, oui, mais de la tendresse, aussi.

MÉMÉ ATTAQUE HAÏTI
Marie Larocque
VLB
Montréal, 2015, 304 pages

LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

ANDRÉ LE GÉANT

Box Brown

Traduit de l'anglais

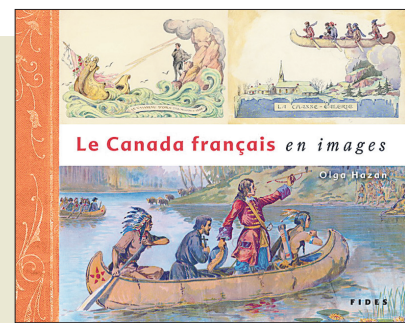
par Sophie Chisogne

La Pastèque

Montréal, 2015, 240 pages

La huitième merveille du monde rencontre le neuvième art. Avec brio. Le géant Ferré, figure emblématique de la lutte professionnelle dans les années 1970 et 1980, au Québec et dans le monde, se fait lustrer le mythe dans cette mise en image très sensible de sa vie et de sa carrière qui va à la rencontre de l'homme derrière la bête. Le bonhomme, que l'on qualifiait de «*merveille*», mesurait quand même 2,24 mètres pour 235 kilos. Une «*attraction*» qui a fait vibrer les adeptes de ce «*sport*» aux États-Unis, mais aussi au Japon, où André René Roussimoff — de son vrai nom — était une star. L'illustrateur américain Box Brown, marqué dans sa petite enfance par la pièce d'homme, signe ici cette biographie un brin romancée d'un personnage hors norme qui a été tour à tour phénomène, lutteur, acteur, tout en étant affligé d'une acromégalie, cette maladie qui induit une croissance physique continue. Initialement publiée en anglais, l'œuvre trouve ici une traduction parfaite sous la houlette de Sophie Chisogne.

Fabien Deglise



HISTOIRE DE L'ART

LE CANADA FRANÇAIS EN IMAGES

Olga Hazan

Fides

Montréal, 2015, 76 pages

De Jacques Cartier à Madeleine de Verchères, de *La chasse-galerie* au *Vaisseau d'or*: entre 1921 et 1941, l'historien de l'art et illustrateur Jean-Baptiste Lagacé (1868-1946) produisit des centaines d'images du Canada français qui servent soit à l'instruction de générations d'écoliers sous forme de tableaux affichés dans les classes, soit à la conception de chars allégoriques pour les défilés de la Saint-Jean-Baptiste. Ces images d'Épinal au charme suranné, s'inspirant aussi bien de héros de l'histoire que de scènes de la vie d'autrefois, de contes, de chansons ou de poèmes, constituent selon Olga Hazan un «*trésor patrimonial*» occulté pendant plus d'un demi-siècle. Ce patrimoine nous est enfin restitué, soit en format papier, avec une trentaine de cartes postales détachables en prime, soit en format numérique réunissant plus de 680 illustrations. Cet ouvrage vient compléter le portrait du pédagogue infatigable qu'était Lagacé, considéré comme le fondateur de l'histoire de l'art au Canada français, en explorant sa production artistique aux visées franchement didactiques et patriotiques.

Paul Bennett

POLAR

Au milieu des loups

Bernie Gunther enquête sur le charnier de Katyn

MICHEL BÉLAIR

Bernie Gunther nous a déjà trimbalés dans tous les recoins de l'abomination nazie. L'ancien as policier de l'Alex de Berlin — devenu SS par décret de Hitler à la fin des années 1930 — est un personnage plein de ressources, on le sait; inspiré par sa haine du national-socialisme, il nous a fait traverser plusieurs incarnations de l'enfer dans la dizaine d'aventures que lui a consacrées Philip Kerr.

Avec lui, on a vu l'arrivée des nazis au pouvoir, rencontré la plupart des «*grands personnages*» du Reich, vécu les principaux moments de la guerre et même exploré la filière argentine qui a permis à plusieurs hauts gradés de l'armée allemande de s'installer en Amérique du Sud au début des années 1950. Cette fois-ci, Gunther nous entraîne sur le front russe, à Smolensk en Pologne, après la cuisante défaite de Stalingrad. Au beau milieu du charnier de la forêt de Katyn.

Entre l'arbre et l'écorce

Nous sommes en 1943 et, ironie du sort, Gunther travaille maintenant au Bureau des

crimes de guerre: dans un service dirigé par des juges issus de la vieille noblesse allemande antinazie, il a pour mission de faire la preuve de crimes de guerre commis, évidemment, par les armées ennemies.

On le voit d'abord passer tout près de coincer les Anglais qui ont coulé un navire-hôpital allemand, mais un raid aérien sur Berlin lui fait perdre son témoin clé. Sauvé *in extremis*, Bernie voit alors son patron l'envoyer enquêter du côté de Smolensk, où un loup affamé aurait déterré un tibia humain dans la forêt de Katyn, tout près d'un poste de communications allemand. Selon la rumeur, des milliers de soldats polonais exécutés par les NKVD soviétique seraient enterrés là.

Une première visite sur le terrain permet à Gunther de vérifier le bien-fondé de ces rumeurs et il revient rapidement faire son rapport à Berlin. Convoqué par Goebels lui-même, qui voit là l'occasion d'une vaste opération de propagande visant à remonter le moral des troupes après Stalingrad, il se voit alors chargé de retourner à

Smolensk avec une commission internationale indépendante. Son rôle est clair: amasser des preuves et voir à ce que la démonstration soit irréfutable aux yeux du monde. Rien ne change: quoi qu'il fasse, Bernie Gunther est encore et toujours coincé entre l'arbre et l'écorce.

Complots divers

À quelques semaines de la contre-offensive soviétique, il faudra faire vite. Ce sera d'autant plus difficile que Bernie se trouvera bientôt au centre d'une série de complots divers

auxquels il ne parviendra que difficilement à échapper. Il devra faire face tout autant à la bêtise autoritaire de la hiérarchie allemande qu'aux agents russes infiltrés.

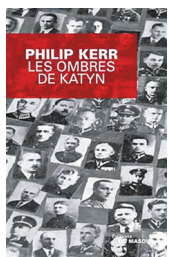
Il découvrira douloureusement que ces derniers sont très présents dans le secteur et qu'on s'acharne à faire disparaître les preuves accablantes qu'il a déjà amassées... tout comme ceux qui les lui avaient fournies. Malgré tout, l'imposant charnier livre chaque jour un peu plus ses secrets maintenant que le printemps

est revenu et que la terre dégelée en révélant l'abomination: plus de 4000 officiers polonais ont été exécutés dans cette forêt. Même si Bernie Gunther n'a plus en mains les preuves irréfutables qu'il détenait, les ombres de Katyn auront le dernier mot.

Tout cela est comme d'habitude livré dans une écriture d'une redoutable efficacité, précise et limpide merveilleusement rendue par la traduction de Philippe Bonnet; en plus d'être un historien méticuleux, Philip Kerr est un écrivain remarquable. Dans une note à la fin du roman, il rappelle qu'au total ce sont 14 500 soldats massacrés par les Soviétiques qui ont été trouvés dans les fosses communes de la forêt de Katyn. La Fédération de Russie la finalement reconnu officiellement en 1991... mais jamais le Parti communiste.

Collaborateur
Le Devoir

LES OMBRES DE KATYN
Philip Kerr
Traduit de l'anglais
par Philippe Bonnet
Éditions du Masque
Paris, 2015, 474 pages



Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 27 avril au 3 mai 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance	Anne Robillard/Wellan	1/4
2	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/4
3	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée	Rosette Laberge/Les Éditions réunis	3/4
4	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise	4/4
5	Ce qu'il reste de moi	Monique Proulx/Boréal	5/2
6	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression	7/12
7	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditions réunis	6/9
8	La promesse des Gélinas • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean	8/4
9	Six degrés de liberté	Nicolas Dickner/Alto	-/1
10	Une deuxième vie • Tome 1 Sous le soleil de minuit	Myliène Gilbert-Dumas/VLB	9/5

▼ Romans étrangers

1	L'instant présent	Guillaume Musso/XO	1/6
2	Dans la ville en feu	Michael Connelly/Calmann-Lévy	-/1
3	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio	2/12
4	Georgian • Tome 4 Si vous me provoquez	Sylvia Day/Flammarion Québec	-/1
5	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès	4/4
6	Les ombres de Katyn	Philip Kerr/Du Masque	6/6
7	After • Tome 2 La collision	Anna Todd/Homme	3/2
8	Tu me manques	Harlan Coben/Belfond	5/5
9	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme	7/5
10	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	9/12

▼ Essais québécois

1	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	Amaud Granata Stéphane Malhiot/La Presse	1/2
2	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux	2/5
3	État du Québec 2015	Collectif/Del Busso	3/3
4	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute	5/5
5	La dictature du bonheur	Marie-Claude Élie-Morin/VLB	8/5
6	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	6/26
7	Sortir le Québec du pétrole	Collectif/Somme toute	-/1
8	Dépossession. Une histoire économique du Québec...	Collectif/Lux	-/1
9	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique des...	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	-/1
10	Essais de littérature appliquée	Jean Larose/Boréal	7/3

▼ Essais étrangers

1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	1/11
2	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel	4/9
3	Réconciliez-vous!	Marek Halter/Robert Laffont	-/1
4	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux	2/8
5	L'hydride mondiale. L'oligopole bancaire	François Morin/Lux	9/2
6	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey	5/2
7	La CIA et la torture	Dianne Feinstein/Édito	1/7
8	La grande crise. Comment en sortir autrement	James K. Galbraith/Seuil	-/1
9	Jihad academy. Nos erreurs face à l'État islamique	Nicolas Hénin/Fayard	3/4
10	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté...	Collectif/Le Livre de poche	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Des étudiants du cégep de Lévis-Lauzon en pleine discussion pour le Prix littéraire des collégiens 2015

Les collégiens, ces critiques

On le sait, le Prix littéraire des collégiens 2015 a couronné il y a quelques semaines *L'orangerie* (Alto) de Larry Tremblay. Parmi les 800 collégiens qui s'engagent dans les débats sur les livres finalistes, certains se risquent en plus au concours de critique. En quelque 350 mots, ils doivent résumer, argumenter, convaincre. Voici donc les cinq textes gagnants — un par livre finaliste — choisis par Louise Gérin-Duffy, professeure à la retraite du collège Jean-de-Brébeuf, Charles Guilbert, du cégep du Vieux-Montréal, et Catherine Lalonde, journaliste responsable du cahier Livres du *Devoir*. Ci-dessus, quelques collégiens qui ont participé aux délibérations, croqués par notre photographe Renaud Philippe.

L'anodin, cette fiction

MARGUERITE ROUSSEAU
Cégep de Rimouski

Les personnages de nos histoires préférées ont leurs particularités : un trait de personnalité, une vie, une vision du monde... Des personnages si réalistes, parfois, qu'on oublie qu'ils sont fictifs.

Le recueil de nouvelles *Fais pas cette tête* de Jean-Paul Beaumier remet en question le caractère extraordinaire de la fiction. L'ordinaire, le quotidien et l'anodin peuvent-ils être les éléments directeurs de la littérature? La vie dans toute sa simplicité, avec ses chagrins, ses joies et son humour subtil, est soigneusement illustrée dans cette œuvre par de brèves histoires dans lesquelles les personnages sont peu dessinés, incitant le lecteur à y assigner un visage familier. Parfois plus anonymes dans un récit que dans un autre, ces personnages interagissent au travers des récits. Le recueil agit comme un miroir, dans sa simplicité accessible, telle une sorte d'ode à la vie quotidienne, cette vie que nous oublions si souvent, rêvant et souhaitant une situation autre que celle dans laquelle nous nous trouvons. Un miroir créant une réflexion dans laquelle notre propre visage ou ceux de nos proches sont assignés aux personnages quasi anonymes des nouvelles.

Ces histoires montrent la beauté et la tristesse de la vie, ainsi que la fragilité des instants, clairement illustrés dans plusieurs textes, tels que *Le bol à thé* et *La fourrière*. Certaines sont tout de même légères, parfois humoristiques, comme la revanche d'un petit frère envers sa sœur aînée dans *Le lait*, la vision « douteuse » d'un professeur dans *Le trou*, et bien sûr cette *Femme à la fenêtre*. En rassemblant ces petites histoires, l'auteur nous fait apprécier les instants auxquels nous accordons peu d'importance. *Fais pas cette tête* dit justement cela : la vie n'est que ce qu'elle est.

FAIS PAS CETTE TÊTE
Jean-Paul Beaumier
Druide
Montréal, 2014, 144 pages

Le mythe sous la poésie

ZACHARIE BARABÉ-DESROSIERS
Cégep du Vieux-Montréal

Le feu de mon père est une plongée dans la mythologie de Michael Delisle, auteur de ce récit qui donne envie de découvrir le reste de son œuvre, constituée de romans, de recueils de nouvelles et de poésie. On y retrouve des éléments fondateurs, exposés telle « une clavicle bien dure dans des relets de formol » : une carte postale sans réponse, un bébé servant de bouclier humain. On y retrouve aussi les membres de sa famille déunie, personnages plus grands que nature dont il a souvent honte : un criminel sans envergure, une mère fanée, un politicien dont on se moque, tous dévorés par des passions malsaines comme la religion ou l'astrologie. Le Longueuil des années 1960, milieu populaire canadien-français, est décrit comme un désert affectif où chacun tente désespérément de trouver un sens à sa vie.

En vieillissant, le narrateur prend la mesure de son incapacité à communiquer, à créer des liens. Loin du lyrisme traditionnel, il décrit le mouvement contradictoire qui l'habite : « une envie de retenir l'instant et une hâte que la vie finisse ». De ce malaise viendra son besoin de communier par la poésie et les mots, une façon pour lui de « pallier l'isolement ». On comprend que le sens de sa vie, il le trouve dans la poésie qui vit en lui et qui rythme son existence.

Le ton du récit, qui oscille entre tendresse et ironie, entraîne une sorte de détachement, de calme, qui permet au lecteur de respirer tout en se laissant absorber et même ébranler par l'univers sans issue qui lui est dévoilé. L'écriture, fluide, ne laisse pas un mot en plan et nous fait passer du symbolique au réel, de l'aérien au très cru, toujours avec une grande finesse. C'est ainsi qu'est reconstituée l'histoire authentique et touchante d'un homme qui a su retrouver la beauté à travers l'art.

LE FEU DE MON PÈRE
Michael Delisle
Boréal
Montréal, 2014, 128 pages

La liberté d'Ali Baba

LOUIS-FRANÇOIS PERRY
Cégep de la Gaspésie et des Îles, campus de Gaspé

« Mon père avait toujours été un revenant. Jamais là, mais toujours susceptible de réapparaître. » Catherine Mavrikakis, dans son plus récent roman à saveur autobiographique, *La ballade d'Ali Baba*, met en scène la relation mystérieuse d'Erina Papadopoulou et de son père Vassili. Aussi bien à Alger qu'à Montréal, en passant par New York, l'histoire de Vassili, personnage tout aussi charmant qu'éluif, est dévoilée graduellement et d'une façon très habile. Simultanément, Erina retrace les souvenirs — parfois troublants, parfois touchants — d'une jeune fille qui grandit avec un père absent, tiraillé par son besoin démesuré de liberté.

L'auteure semble fascinée par le kitsch américain, remarquablement bien représenté à travers les voyages des Papadopoulou sur les routes américaines. Les voitures, les bars, les motels ainsi que les panneaux publicitaires, tous des éléments évocateurs du rêve américain sonnent faux autant qu'ils magnifient le paysage.

Ce roman qui sent l'Amérique, ce roman coloré et doté d'un puissant caractère exotique, débute à Key West en 1968, alors que Vassili fait découvrir la mer à ses filles. Ce voyage teinte toute la relation entre le père absent et la fille inconnue.

Après vingt ans sans avoir donné de nouvelles, Vassili réapparaît énigmatiquement dans la vie de sa fille pour lui faire une ultime requête. Tel le Hamlet de Shakespeare, Erina doit « venger » la mort de son père et libérer ce qui reste de lui : ses cendres. C'est un retour à la case départ pour la fille, alors qu'elle parcourt la route des Keys pour se rendre à Key West, où tout a commencé. Pour Erina, il s'agit d'une façon de clore le chapitre sur son père, et de commencer à écrire sa propre histoire.

LA BALLADE D'ALI BABA
Catherine Mavrikakis
Héliotrope
Montréal, 2014, 212 pages

That kind of girl

EMILY ALBERTON
Cégep de la Gaspésie et des Îles

« Charlotte Morgan avait siroté son daiquiri en écoutant distraitement sa fille et lui avait répondu qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer, que Zaza était précisément le genre de fille à disparaître et à réapparaître sans prévenir. That kind of girl, avait-elle lâché du bout des lèvres, et Sissy avait eu l'impression de recevoir une giflette. »

Et c'est ce que tout le monde à Boundary Pond, entre le Maine et la Beauce, pense tout bas lorsqu'on la retrouve estropiée dans un piège à ours. Zaza a eu ce qu'elle méritait. C'était une tease, une nymphette, le genre de fille à qui ça arrive, quoi. Attention, ce n'est pas que la mort de Zaza ne dérange pas les vacanciers. Justement, elle dérange. Été 1967 : la mort interromp ce *glamping* — une fausse idée de la ruralité qui fusionne le *glamour* au camping — où ils s'étaient habitués à vivre à côté de leurs voisins, murés dans des chalets clôturés, n'en sortant que la fin de semaine pour faire les courses. Mais ce train de vie est brusquement chamboulé lorsqu'on retrouve Sissy Morgan dans la même position que sa meilleure amie. Plus inquiétant encore, ces décès ressemblent au travail de Pierre Landry, un trappeur qui, selon la légende, s'est suicidé à cause d'une belle fille qui lui a refusé son amour...

Juxtant l'anglais au français, les dialogues à la narration, le souvenir à la rétrospection, *Bondrée*, s'il était une peinture, serait une des œuvres les plus féériques et macabres de Bosch. L'histoire est racontée avec un réalisme magnifié à travers les yeux des détectives et des vacanciers, dont ceux d'Andrée Duchamp, une gamine de onze ans, oscillant entre *girlhood* et adolescence. Roman mi-policier, mi-initiatique, *Bondrée* est un portrait réussi de la non-communication, de la déconnexion de la nature et de sa propre nature. Bref, *Bondrée* oblige à affronter la vérité droit dans les yeux.

BONDRÉE
Andrée A. Michaud
Québec Amérique
Montréal, 2014, 296 pages

Orange sanguine

WIRA ALKOZAI
Cégep de Limoilou

Amed et Aziz sont frères jumeaux, « deux gouttes d'eau dans le désert ». L'un d'entre eux devra se sacrifier et venger la mort des siens, parce que la guerre ne se soucie pas de l'enfance, ni de l'innocence.

L'orangerie : seule indication que Larry Tremblay donnera du décor où cette histoire prend vie. Nous sommes transportés dans un pays « qui cherche encore son nom ». Un lieu où des conflits dont les racines ont disparu « dans le tourbillon de l'histoire » dictent encore le devoir de justice. Une terre sans avenir où on attend de la part des enfants le courage des adultes. C'est dans ce lieu anonyme que les frères comprendront à leurs dépens que l'apprentissage du bien et du mal n'est pas sans risque, et qu'entre l'autre et soi, la différence n'est parfois pas celle que l'on croit connaître.

Larry Tremblay impose une réflexion sur la perception du devoir et de l'honneur. Quelle différence entre ces « assassins » et nous, qui, à l'abri de ces conflits, portons inévitablement un regard teinté de subjectivité sur ces « bêtes féroces » aveuglées par le désir de se faire justice en tuant leurs semblables?

Au cœur d'une guerre alimentée par l'ignorance et les discours haineux, le lecteur réalise que les humains ne sont effectivement pas tous les mêmes, et que la terre est déchirée entre deux principes : le pardon et la haine. La bêtise n'a pas de nationalité; la guerre, dont les conséquences se répercutent sur l'ensemble de l'humanité, n'est pas l'affaire d'un seul peuple. Ainsi, nous portons en nous le deuil de toutes ses victimes; les voix qui résonnent dans la tête d'Amed représentent l'âme du monde et s'expriment en chacun de nous.

« L'espoir repose sur le regard qui ne craint pas de voir la vérité. »

Ce sont ces voix qui révèlent à qui a le courage de les entendre l'absurdité de la quête sanglante de l'honneur et de la justice.

L'ORANGERAIE
Larry Tremblay
Alto
Québec, 2013, 168 pages

RIN

SUITE DE LA PAGE F 1

l'inverse?), l'arrivée de Pierre Bourgault à la présidence. Ce n'est pas fini : il y a la scission, c'est-à-dire la fondation du Ralliement national, plus à droite qu'à gauche, avec un certain Jean Garon, les guerres intestines entre les clans Ferretti et Bourgault, les négociations avec le Mouvement souveraineté-association de René Lévesque (pas le meilleur ami de Bourgault), le défilé de la Saint-Jean-Baptiste 1968, dont le thème était « *Matraquons ensemble* ». Finalement, il y a cette manière qu'a eue Bourgault de saborder son parti avec classe pour mieux embêter René Lévesque.

Flambée

Claude Cardinal trace un parcours qui ne néglige aucun moment de ces huit années déterminantes pour l'histoire du Québec. Vous saurez tout, dans cette histoire. C'est très bien documenté. Pourtant, il manque quelque chose, peut-être, qui pourrait fournir une explication à un phénomène qui ne cesse d'étonner. Comment expliquer, pour citer *L'autorité du peuple* (1965) de Pierre Vadeboncoeur, que la « cha-

rade patriotique édifiante et gratuite de 1958, c'est-à-dire celle des premiers séparatistes, a pris les proportions d'une force qui est en train de bouleverser le pays? Comment, en quelques années seulement, mon grand-père Denis est-il passé, comme Marcel Chaput, de l'Ordre de Jacques-Cartier, cette organisation secrète traditionaliste qui avait pour but de noyauter les milieux décisionnels, au RIN, ce mouvement politique moderne? Et ce, malgré toutes les vexations que cette affiliation a pu lui causer dans ses fonctions de fonctionnaire provincial. La rapidité du mouvement est stupéfiante. Et la seule logique de la décolonisation ne dit pas tout. Qu'est-ce qui a motivé tous ces gens qui ont privilégié la voie démocratique pour défendre un projet presque inexistant quelques années auparavant?

L'apologie de l'épinette libérée

Certes, Claude Cardinal rappelle les différents liens du RIN avec la décolonisation, avec la revue *Parti pris*, fondée en 1963. Pourtant, il manque parfois un peu d'air de l'extérieur. Les motifs des uns et des autres, ce qui les amène à quitter leur emploi (le cas de Marcel Chaput, fonctionnaire fédéral, est bien connu), la sécurité, et tant qu'à y être, le confort et l'indifférence, comment s'expliquent-ils? Qu'est-ce qui

Le RIN en quatre dates

10 septembre 1960 Fondation du Rassemblement pour l'indépendance nationale autour d'André d'Allemagne et de Marcel Chaput.

31 mai 1964 Pierre Bourgault devient président du RIN. Il a 30 ans.

5 juin 1966 Pierre Bourgault, candidat riniste dans Duplessis, recueille 38% des votes, derrière le député libéral sortant Henri Coiteux. Il termine bon premier dans la ville de Sept-Îles.

26 octobre 1968 Le RIN se saborde. Pierre Bourgault invite les membres à se joindre au nouveau Parti québécois. René Lévesque n'est pas content.

pousse des gens à fonder un mouvement qui part de rien et qui va mener, en fin de compte, à un sabordage? L'écrivain Hubert Aquin, entre « intensité existentielle et suicide », aurait pu incarner mieux que quiconque le drame de cet indépendantisme qui n'a rien de l'apologie de l'épinette libérée. Pourtant, il est à peine évoqué dans cette histoire. Même chose pour

Jacques Ferron. Il y aurait peut-être chez ces écrivains un début de réponse à cette flambée souverainiste qui n'en finit plus de s'éteindre. Une réponse, sans doute, qui ferait la part belle à l'imaginaire, à l'impulsion presque mythique de ce mouvement.

Du RIN, l'auteur fait, dit-on en quatrième de couverture, la « chronique dans un récit précis et incarné ». C'est vrai. Mais la chronique est-elle le genre qui convient ici? Pour réussir à tracer sa voie dans ce passé touffu, pour y trouver de quoi nourrir son présent, il faudrait d'abord des parcours fléchés, des perspectives larges qui expliquent mieux l'imaginaire et les nœuds gordiens de ce mouvement. Autrement dit, l'infrastructure avant la structure. Après, la chronique s'imposera. Et, pour reprendre les mots de Walter Benjamin, c'est peut-être dans un petit détail qu'aura su identifier le chroniqueur qu'on trouvera ce qui « attise dans le passé l'étincelle de l'espérance ». C'est à l'avantage de tous.

Collaboration spéciale
Le Devoir

UNE HISTOIRE DU RIN
Claude Cardinal
VLB éditeur
Montréal, 2015, 503 pages

LITTÉRATURE

La banalité du malheur

LOUIS HAMELIN



J'ai grandi dans une famille qui s'assoit au salon le samedi soir pour visionner *La soirée du hockey* en noir et blanc. Entre ma naissance et mon vingtième anniversaire, le Canadien a remporté la Coupe onze fois. Pendant la pause, mes parents sortaient la bouteille de Coke, les verres, le grand bol de chips, les barres de chocolat. J'ai grandi dans une famille qui s'assoit au salon le dimanche soir pour regarder le capitaine Cousteau et les *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman. Le résumé d'un des épisodes de cette célèbre série de six téléfilms nous avait fait ricaner de saisissement: ce soir-là, nous annonçait-on, les deux protagonistes allaient tenter de se détruire psychologiquement et physiquement...

Je devais avoir 15 ans, la vie de couple m'était aussi étrangère que la flore du Kirghizistan septentrional. Une chose que je savais: mes parents n'étaient pas en train de se détruire physiquement.

Quand j'ai lu «roman conjugal» sur la couverture de *La guerre d'hiver*, j'ai pensé à Bergman. La nationalité de l'auteur, Finlandais suéophone, m'encourageait à y voir un clin d'œil, même si l'épigraphe, lui, renvoie au Strindberg de *Mariés!*: «[...] ces petits riens ne sont pas sans importance dans la vie, car la vie est faite de petits riens.»

Quant au titre, puisé directement dans l'histoire et la mythologie nationales, il fait référence au fameux conflit de l'hiver 1939-1940, quand une petite armée de biathlons tout de blanc vêtus parvint à tenir en échec les divisions de Staline. Comme l'a écrit Vaino Linna, auteur d'un livre qu'un personnage de prof du roman de Philip Teir met au programme de sa classe de lycée: «*La Guerre d'Hiver est la meilleure des guerres de tous les temps, puisque les deux parties en sont sorties victorieuses.*» Toute enflure patriotarde mise à part (trois champions de Formule 1 et l'invention du téléphone portable, ça ne vous suffit donc pas?), ce qui nous intéresse, ici, est moins la glorieuse résistance d'un courageux petit peuple que sa guerre d'hiver revendiquée en tant que métaphore du mariage.

Erreurs

En abordant le roman de Teir, et toujours sous l'influence, quarante ans plus tard, du méthodique jeu de massacre du couple bergmanien, je m'attendais à me retrouver devant une autre implacable entreprise de démolition affective, un de ces enfers matrimoniaux dont raffole la fiction, où deux êtres qui s'aimaient ou croyaient s'aimer et continuent peut-être de s'aimer vont se dépecer mutuellement en appuyant où ça fait mal et se ramasser en tous petits morceaux, surtout après une première phrase comme celle-ci: «*La première erreur de Max et Katrina c'est hiver-là — et ils devaient en faire beaucoup d'autres avant leur divorce — fut de congeler le hamster de leur petite-fille.*»

Mais non.



CINEMATOGRAPH AB

Louis Hamelin a grandi dans une famille qui s'assoit au salon le dimanche soir pour regarder le capitaine Cousteau et les *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman (notre photo).

On connaissait déjà la banalité du mal. Avec Philip Teir, on découvre la banalité du malheur. «*A une époque où la moitié des mariages se finissent en divorce, une histoire d'infidélité est aussi originale qu'un pack de lait. Mais le rêve du grand amour a la vie dure.*»

En cette ère où chaque nouvel auteur formaté en atelier d'écriture se sent obligé de créer des personnages «étonnants» — vous n'en avez pas assez, vous, de ces héros de roman qui sont nés sur un bateau d'exploration dans l'Antarctique, qui ont un père dompteur de lamantins, une mère détective privée, une sœur Asperger surdouée et qui sont secrètement amoureux de leur cousin transgenre? —, les personnages de ce premier roman finissent par nous enchanter grâce à cet improbable ingrédient: leur normalité.

Au-delà des caractères spécifiques et des destinées singulières, c'est la généralité de leur condition qui, à la longue, s'impose. Peut-être que chaque famille malheureuse l'est à sa manière, comme l'affirmait Tolstoï. Mais peut-être aussi que bonheur et malheur sont des mots trop définitifs pour pouvoir être d'une quelconque utilité en 2015. Que l'existence est devenue trop complexe pour accommoder la rassurante simplification qui faisait dire au père

d'Anna Karénine que «*toutes les familles heureuses se ressemblent.*»

Choisir, quelle horreur

Nos sociétés bien nourries demandent au bonheur d'être davantage que l'absence de malheur. En même temps, nous faisons de l'absence de bonheur un malheur, problème que ne se posait pas mon ancêtre paysan levé avec le soleil pour pousser des bœufs sur la terre. La théorie de Max Paul, sociologue d'Helsinki allant sur ses 60 ans, rendu célèbre par une étude sur la vie sexuelle des Finlandais, lie l'insatisfaction contemporaine à «*notre exposition permanente à une infinité de choix. Nous nous figurons que, pour être heureux, il nous suffit de faire le bon choix. Et cela imprègne tous les domaines de la vie. [...] Sauf que lorsqu'il s'agit des questions vraiment importantes — celles qui concernent notre avenir —, nous n'avons pas vraiment le choix. Les décisions sont prises à des niveaux qui échappent à notre influence. Personne ne nous a demandé si nous voulions augmenter le parc des centrales nucléaires en Finlande, par exemple.*»

Intéressante alternative. Pendant que je débèze avec application au moment de choisir entre 92 sortes de vin blanc, un pipeline me passe

entre les jambes. L'hédonisme sert de masque à notre impuissance.

Une des filles de Max Paul se trouve d'ailleurs à Londres pendant le mouvement Occupy. Que revendiquaient exactement ces jeunes gens, déjà? A part, je veux dire, leur dénonciation de «*L'ENCULAGE TOTAL DE NOTRE PLANÈTE*». Rien qui ressemble à un programme politique. La politique, c'est faire des choix. Les campeurs de Wall Street, de la City et du square Victoria, devant cette autre «*infinité de choix*», philosophiques et politiques, que leur offrait l'histoire, se sont retrouvés paralysés, incapables de savoir où donner de la tête.

Max Paul, lui, se ramasse avec un divorce, mais conduit sa fille à l'autel. Comme dans la vraie vie, la vie continue. La doctrine militaire née du déploiement des armements atomiques se nomme «*destruction mutuelle assurée*» (MAD en anglais). La guerre d'hiver, c'est le contraire.

LA GUERRE D'HIVER

Philip Teir
Traduit du suédois par Rémi Cassaigne
Albin Michel
Paris, 2015, 378 pages

MYTHES ET FICTIONS

L'écrivain, la mythologie, les monstres et l'hydre de Lerne

Retour sur une rencontre internationale autour d'Antoine Volodine et Alain Fleischer

Les mythes vivent enfouis dans nos sociétés. Or les écrivains, préoccupés de ce qui les entoure, utilisent leurs invariants. Venue de temps immémoriaux, la parole se transmet ainsi jusqu'à nous, qui ne voudrions pas revivre les maux de l'Histoire.

GYULAINÉ MASSOUTRE

Qu'est-ce que la littérature? Hercule face à l'hydre de Lerne, ce monstre aux têtes renaissantes? Lors d'une rencontre internationale qui s'est tenue en avril à Montréal, sur le thème «*Puissances symboliques et fabulations mythiques dans les imaginaires sociaux*», les professeurs Pierre Ouellet et Hervé Fischer ont conduit les débats. Quels sont les signes immortels chez les créateurs?

«*Quel est ce cérémonial?*» demande Fischer. «*Quel est cet appel?*» dit Ouellet. Attentifs aux lectures chamaniques, aux pièces musicales et aux figures de la «*revengeance*», qu'ils soient philosophes, sociologues, théoriciens ou créateurs, tous constatent la prégnance des symboles.

Tapis, les idées fortes

Les grands récits se font écho. Même en contexte désacralisé, la littérature remixe des mythes, des rites, des croyances, des images. «*L'idée généreuse d'un monde égalitaire et meilleur demeure tapie au fond des rêves*», martèle Antoine Volodine, Prix Médicis 2014, écrivain de



DOMAINE PUBLIC

Oedipe à Colone, mythe incontournable, tragédie de Sophocle, ici peint par Fulchran-Jean Harriet (huile sur toile, 1798)

tous ces semblants.

Reconstruction? Rituels théâtraux? Vociférations? Quelle est cette mimesis, cette pénétration du monde par les héros, les poètes, les innocents? Un prolongement de l'homme imparfait grâce aux outils qu'il se donne, ici des mots? Les écrivains, qui sont aussi artistes, en discutent.

Ces «*nouvelles histoires de la liberté humaine*», dit le philosophe, c'est «*le monde tra-*

vaillé par la parole qui force», dit le professeur; c'est Prométhée, a dit l'aède antique, léguaient ses ressources à qui veut «*transfigurer le banal*», reprend le théoricien. «*C'est la figure d'un vieux sage au-delà du savoir et du destin*» et «*c'est la figure féminine, je la désire, je l'appelle, manque de l'éternel présent*», dit Alain Fleischer devant «*la récidive*» du temps. Les écrivains chamans québécois l'entendent bien.

Volodine ou le réalisme socialiste magique

«*Plongée*», répond Volodine sans hésiter à la question initiale. Inventeur d'un Bardo habité par mille spectres, qui tirent une vie interminable inspirée du XX^e siècle, il aura peaufiné ses œuvres comme un sculpteur, alliant les signes imaginaires et historiques. Des romans russes — Biély, le premier Gorki, Platonov, Chalamov et autres — à García Márquez, en passant par Bioy Casarès et Dos Passos, raconte-t-il au *Devoir*, il a appris comment, par les sons et les images, éveiller des affects et la fascination de ses lecteurs.

«*Est-ce maintenant que je ne suis plus rien que je suis un homme?*» gémit Oedipe à Colone, aveugle et errant, passage que cite et raconte Eric Clemens. Chez Volodine, les créatures se délitent en tribulations, en vaticinations, en aventures tueses, tortueuses et malheureuses, dans un sous-monde de camps ou de paysages détruits. Dans *Terminus radieux* — «*je l'ai écrit dix-sept fois*», dit-il —, un narrateur décrit leur état souffrant par des bouts de rêves et d'utopies.

On est dans l'«*insane*», un mot que Volodine affectionne. «*Mes romans sont historiques, pas mythologiques*», précise l'écrivain en entretien. *À partir de la réalité, ils constituent une xéno-mythologie. Ce sont des formes étranges, non développées ailleurs, une mythologie non décrite qui s'appuie sur des racines, des univers connus et partagés qui permettent à*

l'image mythologique de naître après la lecture.»

Qu'est-ce qu'un mythe?

Une histoire de destin et d'angoisse? Un récit passe-muraille, hors temps? Une mémoire obsédante, en définitive «*l'histoire des rapports entre l'homme et la nature*», selon Ouellet. «*La ressemblance par contact est une illusion*», mais «*la pensée adductive remet en puissance le possible dans l'actualité*», dit Clemens de ces mythologies transfigurées. Le mystère de ces artificiers? C'est un lancer en boomerang du temps matérialisé.

Le «*réalisme socialiste magique*» de Volodine appelle les Reines mordues, les Reines brûlées, litanies époustouflantes et cérémonie littéraire. De sa voix

modulée, tonnante et tonitruante, il s'adresse au silence des morts. Prisonniers du chant littéraire, ils sont ces féministes reconconditionnées en liberté, porteurs de mythologie, qui disent l'inceste, l'amour, et qui font rimer les cosmogonies.

Collaboratrice
Le Devoir

La rencontre internationale, dirigée par Hervé Fischer et Pierre Ouellet, s'est tenue les 23 et 24 avril à la Maison Ludger-

Duvernay et à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. Avec Antoine Volodine, Alain Fleischer, Eric Clemens, Luc Dellisse, Hantu, Guillaume Asselin, Maxime McKinley et plusieurs autres invités.

ESSAIS

André Langevin et le destin du Québec

LOUIS CORNELLIER



Comme romancier, notamment dans *Poussière sur la ville* (1953), son œuvre la plus célèbre, André Langevin (1927-2009) « a posé le problème du bonheur de l'homme et de sa communion avec ses semblables », écrivait le professeur André Gaulin en 1973. Comme chroniqueur et essayiste, principalement dans *Le Devoir*, *Le Nouveau Journal*, *Le Magazine Maclean* et *Liberté*, « il a pris parti pour l'homme d'ici », en plaidant pour l'école publique, gratuite et laïque, pour l'unilinguisme français et pour une littérature ancrée dans la réalité québécoise, tout en tendant à l'universel.

Aujourd'hui, l'œuvre de Langevin est méconnue et peu lue, même si le romancier a reçu le prix Athanase-David, plus haute distinction littéraire au Québec, en 1998. « J'ai toujours trouvé injuste qu'il ait été oublié après qu'on l'eut porté si haut », confiait l'écrivain Gilles Archambault au *Devoir* au lendemain de la mort de Langevin.

En proposant, avec *Cet étranger parmi nous*, un recueil des principaux essais et chroniques de Langevin, Karim Larose, professeur de littérature à l'Université de Montréal, nous invite à découvrir l'élégante, perçante et parfois tragique prose d'idées de cette grande figure de notre histoire littéraire. Si certains des textes de ce recueil sont datés, plusieurs ont conservé une énergie et une pertinence on ne peut plus actuelles, même s'ils ont été écrits entre le milieu des années 1940 et le milieu des années 1970.

Rôle de l'écrivain

À 20 ans, dans *Le Devoir*, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, Langevin livre un plaidoyer pour une littérature porteuse d'espoir, capable de donner du sens à la vie. « Le rôle de l'écrivain moderne, suggère-t-il, est de trouver au laboureur sur sa terre une raison de travailler qui ne soit pas celle de se nourrir; aux peines de l'ouvrier une autre raison que celle de l'argent; à l'étudiant une autre raison à ses études que sa vie future à



André Langevin en 1998, année où son œuvre, maintenant méconnue, est couronnée du prestigieux prix Athanase-David.

gagner; à la femme qui enfante et nourrit une autre raison à son dévouement que la nécessité. » L'humain a ses petites, mais la littérature doit surtout exprimer sa grandeur. « Mieux vaut mordre la terre en croyant à la lumière du ciel que de ramper dans la boue en aimant sa lâcheté », écrit un jeune Langevin lyrique.

Allergique au nationalisme provincial de Duplessis, l'écrivain incite cependant ses collègues à rejeter l'universalisme abstrait. Comme son contemporain Robert Charbonneau, il plaide pour « une littérature canadienne née au Canada et nourrie au sol canadien ». Selon lui, l'idéal est d'atteindre l'universel à partir d'une inspiration locale. « Le théâtre russe, écrit-il, ne s'est pas propagé dans les autres pays parce qu'il était réaliste ou symboliste, mais parce qu'il reflétait l'âme russe [...] ». Il ne s'agit pas d'engranger l'écrivain dans une entreprise de nationalisation de notre lit-

térature, mais de créer des œuvres incarnées. Bon nombre de nos romanciers n'ont pas encore compris cela.

Langevin, note Gaulin dans son étude de 1973, « n'a jamais été séparatiste » et « a cru au Canada ». Il était, toutefois, foncièrement « autonomiste » et plaidait sans compromis pour l'unilinguisme français au Québec. C'est dans ce débat, d'ailleurs, que sa pensée est la plus forte.

Langevin est un défenseur acharné d'une langue française de qualité. « Il n'y a pas, assène-t-il, deux manières d'écrire en français. Il n'y en a qu'une et qui est d'écrire correctement. » Il lui arrive de penser que « notre façon honteuse de parler français » n'a rien à voir avec le statut politique du Québec et relève de notre incurie collective.

Solution politique

Toutefois, dès qu'il pousse la réflexion, il dépasse ce premier réflexe pour affirmer que

« les professeurs de réalisme auront beau prêcher que la seule compétence suffira à revaloriser le français, rien, si ce n'est une solution politique, n'arrêtera l'effritement culturel qui est en voie de faire de la masse des Canadiens français des prolétaires de l'esprit ».

Langevin parle de « génocide culturel larvé » et clame « qu'une langue qui a cessé d'être un instrument de travail est une langue à l'agonie ». C'est la raison pour laquelle il est partisan de l'unilinguisme français au Québec. Aux accusations d'intolérance, il réplique qu'il voit « mal qu'on puisse considérer comme du fanatisme le refus de se suicider ».

Dans un texte de 1962, Langevin écrit que « seule la souveraineté du Québec peut arrêter une déperdition de force qui, autrement, sera fatale, à plus ou moins brève échéance ». En 1967, il en appelle toutefois à « la négociation d'un nouveau pacte » avec le Canada. Ce pacte, on le sait

maintenant, a été résolument refusé par les Canadiens, et les fédéralistes québécois autonomistes, partisans de l'unilinguisme français au Québec, sont disparus.

« Je ne sais, écrivait Langevin en 1962, s'il est possible de maintenir une culture contre la force des choses, contre l'invasion irrésistible d'une civilisation étrangère qui nous pénètre et nous imprègne de partout. Je ne sais s'il est possible de recréer en français notre part d'Amérique, mais je sais que la fidélité à notre être collectif l'exige, mais je sais que, hors de cette culture, nous ne sommes rien. » Or, des esprits fidèles, cela existe-t-il encore au Québec?

louisco@sympatico.ca

ANDRÉ LANGEVIN
CET ÉTRANGER PARI MI NOUS
Textes choisis et présentés par Karim Larose
Boréal
Montréal, 2015, 272 pages

POLITIQUE

Une guerre mondiale au Siècle des lumières

DAVE NOËL

On dit généralement de la guerre de Sept Ans qu'elle serait le premier véritable conflit mondial. Et pourtant, cette déflagration née aux confins du Canada n'a pas souvent fait l'objet d'une analyse globale. L'historien français Edmond Dziembowski relève ce défi avec brio dans un essai ambitieux paru à la fois chez Perrin et Septentrion.

Sur la couverture de l'édition québécoise de *La guerre de Sept Ans*, on aperçoit « l'assassinat » du Canadien de Jumonville par les hommes de George Washington. Cette altercation de frontière survenue en 1754 met le feu aux poudres entre la France et la Grande-Bretagne. La couverture de l'édition française est plutôt illustrée par une représentation du roi de Prusse, Frédéric II, dont les victoires spectaculaires relèguent le conflit colonial au second rang.

Pour affronter sa rivale britannique et son allié prussien, la France se rapproche de l'Autriche et de la Russie. Il s'agit de « la plus importante refonte des rapports de force en Europe depuis la fin du Moyen Âge », écrit Dziembowski. En nouant des alliances avec les grandes puissances continentales, Louis XV peut envisager un règlement rapide du conflit. Ses pronostics sont toutefois déjoués par les manœuvres audacieuses de Frédéric II.

Défaites navales

« La dimension politique de la guerre de Sept Ans s'avère au moins aussi importante que sa dimension militaire », observe l'auteur. C'est dans cette optique qu'il présente les débats passionnés ayant secoué le Parlement britannique où brille William Pitt et le dilemme des ministres français déchirés entre guerre coloniale et européenne.

Alors que les combats s'enlisent sur le Vieux Continent, la Grande-Bretagne multiplie les conquêtes aux quatre coins du monde. Le général Montcalm — dont l'auteur dresse un portrait caricatural — est vaincu devant Québec tandis que son homologue des Indes, Lally-Tollendal, capitule à Pondichéry. Pour Dziembowski, le sort des colonies s'est joué sur les océans, où les vaisseaux français sont incapables de rivaliser avec ceux de la Royal Navy.

Epuisés par les combats, les belligérants mettent un terme au conflit en 1763. « Louis XV a profité d'une fenêtre de tir étroite pour offrir à ses sujets la paix la moins mauvaise qui soit », soutient l'auteur. La France récupère quelques îles et conserve ses droits de pêche sur les côtes de Terre-Neuve, ce qui permettra la renaissance de la marine royale à temps pour la Révolution américaine.

Entre histoire politique et militaire, *La guerre de Sept Ans* présente un tour d'horizon complet des différents théâtres d'opérations du conflit, dont celui de l'opinion publique. Remarquablement écrit, cet essai permet de mieux comprendre la complexité d'un affrontement sanglant ayant fait plus d'un million de morts au cœur du Siècle des lumières.

Le Devoir

LA GUERRE DE SEPT ANS
Edmond Dziembowski
Septentrion
Québec, 2015, 670 pages

HISTOIRE

La politesse et le choc des cultures

MICHEL LAPIERRE

On croirait qu'*Une histoire de la politesse au Québec*, sous la direction de Laurent Turcot et Thierry Nootens, ne traite que de règles futiles. Selon l'introduction, il s'agit, en fait, de « comprendre les relations sociales » qui ont créé notre « identité ». Dès 1901, avec mordant, la féministe Joséphine Marchand-Dandurand l'exprima: « La politesse, les convenances, l'étiquette sont les conquêtes de la civilisation sur l'immoralité primitive des hommes. »

Fille de Félix-Gabriel Marchand, premier ministre libéral du Québec de 1897 à 1900 et dramaturge à ses heures, épouse de Raoul Dandurand, sénateur, également libéral, et diplomate, celle qui fut l'une de nos premières femmes journalistes comptait sur les dames pour « corriger les fautes » des hommes contre le savoir-vivre et même pour leur apprendre « à bien voter ». Dans le meilleur chapitre de l'ouvrage collectif, Marise Bachand nous la présente en abordant « l'espace domestique » de l'élite québécoise.

L'historienne soutient qu'après la Conquête, l'influence de la bourgeoisie britannique a profondément transformé l'espace domestique qui, hérité de la Nouvelle-France, permettait une plus grande sociabilité des hommes et des femmes ainsi qu'une promiscuité plus intense entre les classes sociales et les groupes d'âge. Suivant une nouvelle façon de voir, on finira par reléguer les hommes au fumoir ou au billard, les femmes au salon, les serveurs à leurs réduits, les enfants à la salle de jeu et par exclure les vieux des bals.

L'impolitesse résistante

Comme l'explique si bien Marise Bachand, le conservateur Philippe Aubert de Gaspé, en 1863, dans son roman historique *Les anciens Canadiens* (Fides), dont l'action se passe autour de la Conquête (1759-1760), « cherchait à gommer les conflits entre maîtres et domestiques » selon la « logique paternaliste » que lui inspirait la

Nouvelle-France. Un demi-siècle plus tard, la libérale Joséphine Marchand-Dandurand subit l'influence de la compartimentation sociale chère à la nouvelle élite anglo-saxonne.

Toute démocrate et moderne qu'elle est, elle se plaint des tracasseries que lui causent les bonnes autant que les enfants. Néanmoins, elle vilipende le « défaut de sociabilité » des hommes, « cette plaie des classes élevées de notre pays ». Ce qui la rend résolument progressiste. Adversaire de la ségrégation des hommes et des femmes, elle ouvre la voie au XX^e siècle qui, selon la judicieuse formule de Marise Bachand, « sera un siècle d'intégration ».

Un autre des 13 collaborateurs du livre, Donald Fyson, en examinant l'attrait de l'usage des nouveaux titres honorifiques après 1760, constate, lui aussi, que « ce sont les Canadiens qui s'adaptent au système de politesse anglais et non pas l'inverse ». Il ose « se poser une question finale »: le refus d'« adapter les politesses anglaises n'est-ce pas une forme de résistance »?

Quant à Maude-Emmanuelle Lambert, elle observe, chez les femmes du milieu aisé d'une petite ville, le port, dès les années 1930, du pantalon ou d'une robe décolletée, transgression des convenances qui provoquait les semonces du clergé. Cette audace annonçait, sans que l'ouvrage traite du sujet, la révolution sexuelle des années 1960 qui fera éclater la notion de politesse. La sensibilité québécoise s'apparentera, dès lors, à celle de tout l'Occident.

Collaborateur
Le Devoir

UNE HISTOIRE DE LA POLITESSE AU QUÉBEC
NORMES ET DÉVIANCES, XVII^e-XX^e SIÈCLES
Sous la direction de Laurent Turcot et Thierry Nootens
Septentrion
Québec, 2015, 344 pages



JAMES RICE BANQ

Joséphine Marchand-Dandurand, une de nos premières journalistes, comptait sur les dames pour « corriger les fautes » des hommes contre le savoir-vivre et pour leur apprendre « à bien voter ».